

ROGER NIMIER

**LE HUSSARD
BLEU**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ÉPÉES, *roman.*

PERFIDE, *roman.*

LE HUSSARD BLEU, *roman.*

AMOUR & NÉANT, *essai.*

LES ENFANTS TRISTES, *roman.*

HISTOIRE D'UN AMOUR, *roman.*

D'ARTAGNAN AMOUREUX OU CINQ ANS AVANT, *roman.*

JOURNÉES DE LECTURE.

L'ÉTRANGÈRE, *roman.*

L'ÉLÈVE D'ARISTOTE, *essai.*

Aux Éditions de la Table Ronde

LE GRAND D'ESPAGNE.

LE HUSSARD BLEU

ROGER NIMIER

LE HUSSARD
BLEU

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

à la mémoire
de mon ami
MICHEL STIÈVENART

Ah Dieu! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs

APOLLINAIRE.

PREMIÈRE PARTIE

LA COMPOSITION D'HISTOIRE

SANDERS

Longtemps, j'ai cru m'en tirer sans éclats. J'appartenais à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé. On nous aura donné le plus beau cadeau de la terre : une époque où nos ennemis, qui sont presque toutes les grandes personnes, comptent pour du beurre. Votre confort, vos progrès, nous vous conseillons de les appliquer aux meilleurs systèmes d'enterrements collectifs. Je vous assure que vous en aurez grand besoin. Car, lentement, vous allez disparaître de cette terre, sans rien comprendre à ces fracas, à ces rumeurs, ni aux torches que nous agitions. Voilà vingt ans, imbéciles, que vous prépariez dans vos congrès le rapprochement de la jeunesse du monde. Maintenant vous êtes satisfaits. Nous avons opéré ce rapprochement nous-mêmes, un beau matin, sur les champs de bataille. Mais vous ne pouvez pas comprendre.

Cette sale histoire que j'ose à peine appeler ma vie, cette sale histoire a duré cinq ans. D'abord j'ai été bien déçu, en 40, de voir que nous étions battus. On ne m'avait pas élevé dans ces idées-là. Prisonnier, je le suis resté jusqu'au jour où des imbéciles ont monté des postes de téhessef clandestins. Quel ennui ! Je me suis évadé dans la semaine qui a suivi. Alors, par manque d'imagination, je me suis inscrit dans la Résistance. Un an plus tard, mes camarades me faisaient entrer dans la Milice pour préparer un assassinat politique. Ils m'avaient prévenu, ils m'avaient dit que ce serait une épreuve pénible. Mais j'ai trouvé des garçons éner-

giques, pleins de muscles et d'idéal. Les Anglais allaient gagner la guerre. Le bleu marine me va bien au teint. Les voyages forment la jeunesse. Ma foi, je suis resté.

A présent, j'ai revêtu un uniforme plus humain, celui des armées alliées. Dunkerque, la Somme, ces histoires datent au moins d'un siècle. Il y a une fête sur la place du village. La musique des chevaux de bois me casse les oreilles. La poussière aveugle les enfants. Elle m'aveugle. Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit dans cette première armée française. J'ai eu tort, je le sais, et je meurs de rage. La guerre de 39 était idiote, la Résistance à moitié folle; quant à la Milice, eh bien, c'était mal. Donc je mourrai dans cette campagne, ce sera beaucoup plus simple. Je mourrai facilement. Maintenant que je suis tout seul, je peux l'avouer : je déteste la violence. Elle est bruyante, injuste, passagère. Mais je ne vois pas encore qui saura me la reprocher. Sûrement pas les démocrates qui sont les plus tapageurs des hommes. Pour la justice, ils y croient. Ils l'ont vue plusieurs fois, le samedi soir, au cinéma. Il faudrait qu'on me trouve un chrétien de bonne race, un saint Grégoire de Nazianze, par exemple. Il serait assis devant moi, propre et débraillé, son calot de travers sur son front têtu. Il m'épaterait en jonglant avec des vérités tranquilles. Volontiers j'aurais honte et je confesserais mes péchés. Hélas, personne n'en voudrait. Au xx^e siècle, ça n'existe plus. Et puis, vous savez, j'ai cherché partout : saint Grégoire de Nazianze n'est pas au XVI^e hussards.

Pour montrer comme je suis devenu raisonnable, je n'ai plus qu'à fermer les yeux. Alors les événements s'avancent en rangs. Je les reconnais au passage et, humblement, je les salue, car ils sont monotones, comme les flaques d'eau dans lesquelles nous marchons le soir. Mais prenons garde : en penchant la tête nous risquons d'y voir le reflet d'une étoile. Ainsi nos moindres gestes poursuivent-ils des signes venus de loin.

A cinq heures, mes camarades se sont levés. A dix heures, on est venu examiner dans la grange ma trachéite. A midi, on m'a apporté la proclamation du colonel : le XVI^e hussards ne tardera pas à rencontrer l'ennemi. Chacun ricane. J'ai fait une ignoble purée avec du lait condensé, du chouine-gomme, du maïs, un œuf et du calvados. Tout le monde m'a regardé manger avec horreur. L'après-midi, Florence est passée dans sa jeep. Dommage qu'elle soit la maîtresse d'O'Reish, cet officier optimiste qui s'imagine que nous allons gagner la bataille d'Iéna, la semaine prochaine. Elle a un côté agité qui ne me déplaît pas. D'ailleurs cette agitation est très mauvaise pour le colonel. Il est évident qu'il voudra se couvrir de gloire. Quand je l'aperçois, j'ai envie de lui tapoter la nuque, affectueusement, oui, plutôt affectueusement. Je sais bien ce qu'il en est, je suis passé par là. J'avais dix-sept ans et je rageais parce que ma sœur ne me prenait pas au sérieux. Je me suis engagé. Ça n'en valait pas la peine. Les Allemands nous ont bousculés avec violence et nous nous sommes retrouvés dans Dunkerque. Alors, nous avons compris notre malheur : nous étions en province. Pendant ce temps, un grand jeune homme aux cheveux gominés et aux sentiments chrétiens, qui s'appelle Bernard Tisseau, était beaucoup plus malin. Il épousait ma sœur, puis il attendait tranquillement une guerre victorieuse. Par exemple celle-ci.

Je l'ai rencontré tout à l'heure, ce beau-frère patient. Comme il le dit lui-même, ce n'est pas parce qu'il n'est pas intellectuel qu'il n'est pas intelligent... D'ailleurs l'intelligence, un adjudant-chef de mon escadron, Dieu et moi, savons bien que ça n'existe pas.

Je suis revenu sur la place. Un jeune crétin m'ayant marché sur les pieds, je l'ai pris par le col et je lui ai expliqué deux choses : *primo* qu'il ne faut jamais bousculer plus lourd que soi, parce que, petit *a*, c'est mal élevé, petit *b*, on se fait appeler Gaston, petit *c*, en

cherchant on trouve toujours moins lourd. En second lieu, je lui ai démontré qu'un crochet dans la mâchoire est persuasif à sa manière. Le brigadier Casse-Pompons est passé devant nous à cet instant et n'a rien vu. C'est dommage, car il me déteste cordialement.

Tout cela ne m'a pas empêché d'écouter la musique du manège. Naturellement, j'ai pensé à Strawinsky et la danse de l'Ours, plusieurs cavaliers la jouaient sous mes yeux, rouges, effarés. Cette région est pleine de petites filles. Il en sort de tous les arbres fruitiers. Il ne faut pas dire qu'elles sont moches. Elles sont moches, mais ce sont des Lorraines et ce mot est si gentil qu'il faut leur sourire.

Moi, je ne leur souris pas. J'ai ri une minute parce que deux hussards se disputaient pour inviter Germaine, la servante du café, qui est une grande fille veule et belle, mais on doit dire qu'elle est laide, à cause de son prénom. Quelle imagination pour trouver des raisons de se battre ! Je comprendrais encore s'il s'agissait d'une actrice célèbre ou de la reine Marie-Antoinette. Ces divinités agitent la plupart des hommes : il est agréable, il est urgent de tromper l'humanité en couchant avec Marlène Dietrich *. Mais cette petite servante ! Quand les habitants de la planète seront un peu plus difficiles, je me ferai naturaliser humain. En attendant, je préfère rester fasciste, bien que ce soit baroque et fatigant.

Ces imbéciles, avec leur dispute, m'ont gâché cette fête. Je commençais à l'apprivoiser. Elle n'était plus tout à fait vraie, ce qui est nécessaire pour une fête. Un enchanteur au grand bonnet pointu, nommé Strawinsky, l'avait entraînée dans un autre pays où j'étais seul à regarder, où je n'existais pour personne. Maintenant, j'ai perdu confiance. A pas lents, j'ai marché le long d'un ruisseau noir qui traverse le village. De grands morceaux de pain flottent sur les bords et nos

* Décidément ! (*Note de l'Auteur.*)

officiers s'indignent car ils ont le respect de ces choses. Elle n'est pas mal, cette eau. On y trouve notre essence, notre crasse, et ces grands crachats ronds que les petits paysans regardent avec admiration quand les Bretons du régiment les laissent filer de leurs lèvres. Pourtant, il suffit de se pencher, on aperçoit son visage. C'est l'autre côté du visage, il faut le comprendre. Il est sombre, bien sûr, et triste. Mais il ne s'ennuie pas. Il veille sur nos plaisirs et nos malheurs. Il les couve d'un œil qui sait tout à l'avance. Si nous lui jetons une pierre parce que nous sommes fâchés de son assurance, eh bien, ça ne fait rien. Les rides l'entourent comme une auréole de raison et de vertu.

Mais j'avais besoin de consolation, car je me suis dirigé vers notre auto-mitrailleuse. Je me suis installé, j'ai ouvert ma belle âme à la radio qui jouait Wagner et j'ai conseillé vivement à un jeune niais qui me dérangeait d'aller se faire aimer.

CASSE-POMPONS

Ce putain de Sanders a descendu Lavollée.

Alors, je fais celui qui n'a rien vu et je me rends à la grange. Je siffote un air militaire en tournant les épaules comme un mataf. La cavalerie c'est tout pareil à la marine : on est des chauds-lapins, la tête près du bonnet et un coin de rêve dans son paquetage, parce que la chose du sentiment, il faut la respecter.

Soudain, je vois le nouveau, puis ce grand vagin de Berçac qui s'en retourne. J'attends une seconde et je ramène ma fraise avec autorité.

C'est un petit blondinet d'une quinzaine d'années qui me fait chier rien que de le voir. Comme si j'avais deviné toutes les misères qu'il me ferait et jusqu'au bout les affronts, l'amertume, la merde épaisse. Je lui demande son nom :

— Eh, petit, viens un peu voir par là d'abord.

Il me dit :

— Saint-Anne.

Moi je fais :

— Je me les mets au cul, les saints, tiens.

C'est comme ça que doit être le vrai chef : le mot pour rire au bon moment et le regard inflexible quand il faut.

Je sors mon carnet, plein de cambouis, qu'il est, même. Je mouille la pointe de mon crayon et j'écris : « Saint-Anne ». A cet instant, quand j'y repense, j'aurais dû lui mettre un poing sous le nez et lui dire de filer. Chez nous, que je lui aurais fait comme ça, il n'y a pas de place pour les petits glands de ton espèce.

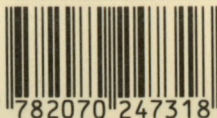
ROGER NIMIER

Le Hussard bleu

Le Hussard bleu, de Roger Nimier, est en apparence la chronique d'un peloton de hussards qui pénètre en Allemagne, en 1945. Le livre se présente sous la forme classique d'une succession de monologues intérieurs — qui doivent plus à Valéry Larbaud qu'à Faulkner. Ils permettent au lecteur de visiter en détail : le cervelet d'un colonel vichyssois et celui du brigadier Casse-Pompons ; le cœur de ce délicieux petit cavalier motorisé, Saint-Anne, et celui de l'ardente Florence, une fille qui conviendrait mieux, semble-t-il, à des cuirassiers qu'à des hussards ; le foie du délicat Forjac et celui du grossier et colérique Los Anderos ; la rate, enfin, ainsi que plusieurs autres organes indispensables au guerrier, de l'odieux et séduisant Sanders. Mais le personnage principal est encore une Allemande, dont on nous parlera beaucoup, si elle n'intervient pas personnellement dans le récit.

Certes ces cavaliers ne s'expriment pas tous comme des enfants de chœur, mais cette violence était peut-être nécessaire dans un livre qui cherche à montrer quelques aspects du romantisme contemporain. D'ailleurs ces excès ne nuisent en rien aux pages d'émotion et de tendresse, au long desquelles le hussard bleu révèle comme par inadvertance l'un des aspects de son caractère, — non le moins inattendu.

nrf



9 782070 247318



50-X A 24731 ISBN 2-07-024731-7

Extrait de la publication